

même »), mais elle entraîne aussi son lot de mélancolie, qui finit par s'installer. Par moments, il semblerait que dans ce texte composé au millimètre près Patrick Kéchichian organise son procès, ou celui de l'« écrivain », terme qu'il finit par accepter dans une réconciliation finale. Dans d'autres livres, il avait exprimé les voies d'apaisement qu'il avait su trouver. Avec son titre à plusieurs sens, *L'Écrivain, comme personne* sonne comme un testament, le dernier mot tel un aveu, ou une acceptation, de celui qui aura tant médité sur la littérature. **Charles Ficat**

Arrêt sur le Ponte Vecchio,
de Boris Pahor, traduit par Andrée
Lück-Gaye et Claude Vincenot,
Éditions des Syrtes, 236 p., 12 €

L'œuvre de l'écrivain de langue slovène Boris Pahor, natif de Trieste et mort au printemps 2022 à 108 ans, reste une planète largement inexplorée. *Pèlerin parmi les ombres*, récit d'une noirceur inouïe de ses années de déportation, notamment dans le camp de concentration nazi de Natzweiler-Struthof – le seul qui fut établi en France –, est sans aucun doute son ouvrage majeur, le plus diffusé, traduit en français en 1990, mais à regret, le reste de ses nombreux écrits demeure à ce jour d'une modeste notoriété.

Arrêt sur le Ponte Vecchio, livre tout aussi sombre, a trois particularités. La première concerne sa forme : un recueil de nouvelles relativement courtes. La deuxième, peut-être heureuse consé-

quence de la première, tient aux quelques traits d'humour que s'autorise l'auteur, notamment dans la délicieuse nouvelle « Ferroviaire », rappelant étrangement celles qui furent écrites en des temps plus lointains par un autre orfèvre de la concision, Cholem Aleichem. La troisième, enfin, beaucoup plus inattendue, est qu'une des nouvelles a été directement écrite en français. Chose on ne peut plus étonnante chez un auteur dont l'œuvre voire la raison d'être sont viscéralement attachées à sa langue maternelle. Boris Pahor a vécu dans sa chair les persécutions du régime mussolinien dont l'une des premières mesures fut l'interdiction de l'enseignement du slovène dans la région de Trieste. La singularité et surtout la grandeur de l'« architecte » Boris Pahor résident assurément dans son inépuisable capacité à parler d'amour et de beauté, socle du monumental édifice qu'il dessine en arrière-plan : la chronique impitoyable d'un monde s'enfonçant dans la désolation.

Mikaël Gómez Guthart

Double V, de Laura Ulonati, Actes Sud,
205 p., 20 €

Tout commence par une photo. Un cliché en couverture du livre sur lequel figurent « deux filles d'il y a presque cent trente ans. L'une en avait alors 12, l'autre 15. Habillées pareil, coiffées pareil, chaussées pareil, elles prennent la pose. La petite tient la balle à côté de la grande qui défend ». La petite, Virginia, la grande, Vanessa. Double V,